

PRÉLIMINAIRE À TOUTE LUTTE ANTI-CARCÉRALE

Dès lors qu'on répète indéfiniment le même refrain de la chansonnette antirépressive, les choses restent en place et n'importe qui peut chanter le même air sans qu'on y prête attention.

Michel Foucault

1.

La lutte anti-carcérale ne revient pas comme elle s'en était allée. Et nous-mêmes nous n'y venons pas en toute innocence, comme si nous ne savions pas comment, dans les années 70, elle a échoué.

2.

La fonction de la prison dans l'économie générale de la servitude est de matérialiser le faux partage entre criminels et innocents, entre bons citoyens et délinquants. Cette « utilité » n'est pas sociale sans être, dans le même temps, psychique. C'est l'enfermement et la torture du prisonnier qui produit le sentiment d'innocence du citoyen. Aussi bien, tant que ne sera pas admis le caractère criminel *de toute existence* sous l'Empire, le besoin de punir et de voir puni demeurera ; et aucun *argument* ne vaudra contre la prison.

3.

Le partage entre criminels et innocents est faux. Le renverser ne fait que redoubler son mensonge. Chaque fois que, dans la lutte contre les prisons, nous présentons les prisonniers comme les bons gars, comme les *victimes*, nous reconduisons la logique dont la prison est la sanction.

4.

La phrase « la prison est le mitard de la société » est vraie à condition de lui ajouter ce corollaire : il n'y a pas « la société ». Ce n'est pas « la société » qui produit la prison. C'est au contraire la prison qui produit la société. C'est en se posant, en se construisant un dehors fictif, la prison, que l'ON crée la fiction d'un dedans, d'une inclusion, d'une appartenance. Que les *techniques* par lesquelles ON gère le quotidien des métropoles impériales et celui des détenus soient sensiblement les mêmes, voilà qui doit rester le savoir des seuls gestionnaires. « Une prison est une petite ville. On y dort, on y mange, on y travaille, on y enseigne, on y fait du sport, on y va à l'église. Sauf que la vie qui s'y découle est sous contrainte constante. Dans une rue, il y a des commerces, des cinémas, etc. Et je me demandais pourquoi ne pas retrouver cette dimension en prison ? Et comment le faire vivre sans que la précarité ne soit mise à mal », de la part d'un des principaux architectes des nouvelles prisons françaises, il ne serait pas prudent d'en dire plus.

5.

Le silence qui entoure sans relâche le fonctionnement des prisons nous impose parfois de parler *au nom* des prisonniers. Avec le sentiment spécial d'être « du bon côté de la barricade ». ON a aussi longtemps parlé au nom des ouvriers, au nom des prolétaires, au nom des sans-papiers, etc. Jusqu'à ce qu'ils se mettent à prendre la parole pour dire tout autre chose que ce que l'ON attendait d'eux. Ce travers, c'est la *ventriloquie politique*. Toute ventriloquie politique nous place dans une parenthèse confortable : nous portons un discours où, n'étant pas en jeu, nous ne pouvons pas non plus être mis en cause. Elle nous épargne le constat que sous l'Empire, sous un régime de pouvoir qui ne permet pas d'extériorité radicale, toute existence est *abjecte* tant qu'elle participe au moins passivement, du crime permanent qu'est la survie de cette société. S'il nous fallait une cause juste pour nous révolter, aucun des habitants des métropoles n'y aurait un titre quelconque, vu le parti que chacun d'entre nous tire quotidiennement du pillage universel. Et aucun stakhanovisme militant, aucune abnégation ne serait assez pour

expier cette connivence. Notre condition n'est pas celle de la classe ouvrière durant la première « révolution industrielle », qui pouvait encore opposer à la morale des consommateurs, à la morale *bourgeoise*, sa morale des producteurs. Notre condition est celle de la *plèbe*. Nous habitons les zones centrales de l'Empire au milieu d'une indigérable abondance de marchandises. Nous nous accommodons quotidiennement de l'intolérable – une patrouille de flics en armes dans notre rue, un vieillard qui s'endort sur une grille d'aération de métro, un ami qui nous trahit ostensiblement et que nous ne tuons pas, etc. Nous rentrons plusieurs fois par jour dans des rapports purement marchands. Et, sauf notre mauvaise conscience, pour peu que nous nous donnions les moyens d'une offensive, nous réalisons une forme d'accumulation primitive. Si la question était de savoir ce que nous *sommes*, il est bien certain que nous ne sommes pas « les pauvres », « les dépossédés », « les opprimés », et ce dans la mesure exacte où nous avons encore la force de lutter. Ce qui nous réunit, en vérité n'est pas la révolte contre l'excès de malheur qui afflige actuellement le monde, mais un dégoût durable pour les formes de bonheur qu'il propose. Notre position est donc celle, indigne, dispendieuse, schizophrène, de la plèbe, qui ne peut pas se rebeller contre l'Empire sans se rebeller contre ce qu'elle est, contre la position qu'elle-même y occupe. *Il n'y a plus de révolte qui ne soit dans le même temps révolte contre nous-mêmes*. Telle est la bizarrerie de l'époque, et l'enjeu de tout processus révolutionnaire, dorénavant.

6.

« La justice pénale est en train de devenir une justice fonctionnelle. Une justice de sécurité et de protection. Une justice qui, comme tant d'autres institutions, a à gérer une société, à détecter ce qui est périlleux pour elle, à l'alerter sur ses propres dangers. Une justice qui se donne pour tâche de veiller sur une population plutôt que de respecter des sujets de droit. » (Foucault) La prison n'est pas faite pour les classes dangereuses, mais pour les corps rebelles – le millimétrage de la contrainte dans l'éducation bourgeoise ou l'obsession du confort propre à la petite bourgeoisie planétaire expliquent sans doute le rareté des corps rebelles dans certains milieux, et la sous-représentation de ceux-ci dans la représentation carcérale. Par la prison comme par tant d'autres dispositifs, il s'agit désormais, pour la civilisation, de gérer sa putréfaction pour différer autant que faire se peut, le prévisible effondrement. L'Empire promet à tous ceux qui ne *fonctionnent* pas, à tous ceux qui perturbent, où que ce soit, la situation normale. C'est ainsi que la civilisation espère se survivre, en assurant la mise au secret des « barbares ».

7.

Nous connaissons la prison, la *menace* de la prison, comme entrave manifeste à la liberté de nos gestes. La lutte contre la prison depuis le dehors, en nous la rendant familière, en liquidant la puissance d'effroi qui s'y attache, doit rompre cette entrave. Il s'agit, par cette lutte-là, de supprimer en nous la peur de lutter. On le voit, ce n'est pas une nécessité morale qui nous amène au combat anti-carcéral, mais une nécessité *stratégique*, celle de nous rendre, collectivement, plus forts. « L'efficacité de l'action véritable réside à l'intérieur d'elle-même ».

8.

« Ce qu'on dit c'est : plus de prison du tout. Et lorsque, à cette espèce de critique massive, les gens raisonnables, les législateurs, les technocrates, les gouvernants demandent : "mais que voulez-vous donc ?" La réponse est : "Ce n'est pas à nous de vous dire à quelle sauce nous voulons être mangés; nous ne voulons plus jouer à ce jeu de pénalité, nous ne voulons plus jouer ce jeu de sanctions pénales, nous ne voulons plus jouer ce jeu de la justice". » (Foucault)

9.

La logique révolutionnaire et la logique de soutien aux prisonniers *en tant que prisonniers* ne coïncident pas. Le *soutien* aux prisonniers est commandé par une solidarité affective, humaine sinon humanitaire, avec tous ceux qui souffrent, tous ceux que le pouvoir écrase – l'activité des cathos de Génèpi y trouve son ressort. La logique révolutionnaire, elle, est stratégique, parfois inhumaine et souvent cruelle. Elle fait appel à un *tout autre type d'affects*.

10.

En prison, toute lutte est radicale – il y va dans chaque revendication de détail de la survie ou de l'écrasement, de la dignité ou de la folie. Et aussi bien, toute lutte y est réformiste, car elle doit quémander ce qu'elle obtiendra, fût-ce par la mutinerie, d'un pouvoir souverain qui tient la vie du détenu entre ses mains.

11.

Dans toutes les révolutions du XIX^e siècle – 1830, 1848, 1870 –, il était de tradition : soit qu'il y ait des révoltes à l'intérieur des prisons, et que les détenus se solidarisent avec le mouvement révolutionnaire qui se déroulait à l'extérieur, soit que les révolutionnaires aillent vers les prisons pour en ouvrir de force les portes et libérer les détenus. Dans tous les cas, le plus court chemin pour en finir avec les prisons, c'est encore de construire un mouvement révolutionnaire.

12.

Il n'y a pas d'ancien taulard parmi nous. Il y a des amis, qui ont fait de la taule. Le taulard en tant que taulard celui qui, même sorti, reste l'*ancien prisonnier* est une figure de littérature, de la littérature policière. Le prisonnier en tant que prisonnier n'existe pas. Ce qu'il y a ce sont des formes-de-vie que la machine pénitentiaire voudrait réduire à la vie nue, à de la viande paisiblement stockée. Le mythe cellulaire exprime le rêve d'avoir en face de soi non plus des corps animés de raisons irréductibles, d'affects violents, de logiques folles, mais de bouts de viande inertes, en attente.

13.

Sous l'Empire, c'est-à-dire au sein de la guerre civile mondiale, l'amitié est une notion politique. Toute alliance trace une ligne dans l'affrontement général, et tout affrontement impose des alliances. Le fait d'emprisonner quelqu'un est un acte politique. Le fait d'aller libérer un ami, par exemple au bazooka, comme cela s'est fait récemment à Fresnes, est un geste politique. Ce n'est pas d'avoir été incarcérés parce qu'ils *ont lutté* que les prisonniers d'Action Directe sont politiques, mais parce qu'ils luttent *encore*.

14.

Nous avons des amis parmi les prisonniers, mais pas seulement. La lutte *contre* les prisons n'est pas la lutte *pour* les prisonniers. Nous voulons l'abolition des prisons parce qu'elles bornent nos possibilités d'alliance, comme l'assouvissement de nos différends. Nous voulons l'abolition des prisons pour que se livrent librement *les vraies guerres*, au lieu de l'actuelle pacification qui éternise la fausse scission entre coupables et innocents. Il s'agit là encore, pour nous de diviser la division.

15.

Une société qui a besoin de prisons, non moins qu'une société qui a recours à la police, est à coup sûr une société où toute liberté est éteinte. A l'inverse, une société sans prison n'est pas mécaniquement une société libre. Si l'on considère que la prison ne s'est imposée comme forme courante du châtiement qu'au début du XIX^e siècle, ce ne sont pas les exemples historiques qui manquent pour illustrer ce fait.

16.

La brutalité des matons, l'arbitraire de l'administration pénitentiaire et le fait, plus généralement, que la prison soit une machine à broyer les êtres, rein de tout cela ne fait scandale. Il est admis que la fonction de la prison est de mater les corps indociles, de domestiquer les « violents ». Par rapport à la roue, au bûcher ou à la guillotine, l'enfermement a d'emblée été conçu comme le châtiement civilisé et civilisant. « L'emprisonnement est la peine par excellence dans les sociétés civilisées », écrivait P. Rossi dans son *Traité du droit pénal*, en 1829. Attendre est bien

la vertu propre du citoyen; et devoir demander la permission avant tout geste le B-A-BA de son éducation. C'est dans la mesure où notre lutte est centralement lutte contre la civilisation qu'elle est aussi lutte contre la prison.

17.

Dans le combat contre la civilisation, la prison est « le bras qui tue et la main qui tripote ». Mais nul ne peut raisonnablement soutenir que c'est en frappant le poing que l'on abattra l'adversaire.

18.

Le raisonnement qui consiste à dire que cette société ne pourrait continuer à tourner sans les prisons et que donc, en les attaquant, c'est la totalité du système que l'on fait vaciller est juste logiquement mais non pratiquement. La prison n'est pas « le maillon faible ». Le débat récurrent sur l'anachronisme des prisons, par son côté éphémère, nous rappelle d'abord ceci : que cet anachronisme est ce qui garantit la « modernité » de tout le reste.

19.

La prison est bien, en tant que menace, l'un des moyens que la civilisation déploie pour nous dissuader de fréquenter le sauvage qui est en nous, de nous abandonner aux intensités qui nous traversent. En ceci déjà, on comprend que l'ennemi n'est pas tout entier en dehors de nous, que la civilisation est quelque chose sur quoi nous avons directement prise dans la mesure déjà *où elle nous possède*. Car à la fin, le différend avec les citoyens porte sur ce point : que l'on puisse préférer la « barbarie » à la civilisation.

20.

En réalité, dans l'époque d'extrême séparation que nous traversons, la lutte anti-carcérale est d'abord pour nous un *prétexte*. Il ne s'agit pas d'ajouter un chapitre à la peine des militants, mais d'utiliser le projet d'abolition des prisons comme *base de rencontre* pour s'organiser plus largement. De même que l'enjeu de toute lutte en prison est, en dernier ressort, de conquérir l'espace d'auto-organisation nécessaire pour se former en puissance collective face à l'administration, de même il s'agit d'abord, pour nous, de nous constituer *en force*, en force *matérielle*, en force matérielle *autonome* au sein de la guerre civile mondiale. La lutte anti-carcérale bat son plein chaque fois que nous déjouons la répression. Elle triomphe là où nous parvenons à nous arroger l'impunité.

21.

Face au mensonge de la civilisation, nous avons raison. Mais « un monde de mensonge ne peut être renversé par la vérité. » (Kafka) Toute la prolifération policière qui nous entoure est là pour nous empêcher ce passage, pour nous empêcher de devenir, peu à peu, une réalité. Chaque jour ajoute un dispositif à notre quotidien déjà quadrillé . Il s'agit de nous mater, de traquer en nous tout reste de puissance, de sauvagerie. Chaque jour, nous courbons l'échine, nous filons doux, dans le rapport de force démesuré que nous impose l'avalanche des dispositifs ; et le soir nous nous félicitons de leur avoir survécu. Mais il n'en est rien : chaque fois que nous nous soumettons, nous mourons un peu. La prison est ce mégadispositif où l'on n'en finit pas de mourir à petites doses, de mourir *à force de survivre*. Si nous occupons ensemble un site carcéral, ce ne doit pas être pour discuter une nouvelle fois de la prison, de l'enfermement, de l'isolement, mais pour déployer librement, dans le rapport de force renversé, le jeu entre nos formes-de-vie. Et montrer que l'on peut y faire un tout autre usage de nos corps, et du lieu.